



FRANCESCO BENIGNO, LAURENT BOURQUIN ET ALAIN HUGON
(DIR.), *VIOLENCES EN RÉVOLTE. UNE HISTOIRE CULTURELLE
EUROPÉENNE (XIV^E - XVIII^E SIÈCLE)*, RENNES, PUR, 2019, 216 P.

[Alexandre Goderniaux](#)

Presses universitaires de Rennes | « [Parlement\[s\], Revue d'histoire politique](#) »

2022/1 N° 36 | pages 215 à 240

ISSN 1768-6520

ISBN 9782753587717

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-parlements-2022-1-page-215.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Rennes.

© Presses universitaires de Rennes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Francesco Benigno, Laurent Bourquin et Alain Hugon (dir.),
Violences en révolte. Une histoire culturelle européenne (XIV^e-
XVIII^e siècle), Rennes, PUR, 2019, 216 p.

Cet ouvrage comporte dix-sept articles répartis en trois parties, et une conclusion. Le premier tiers du volume est dédié à la sémiologie de la violence, et s'ouvre sur un article de J. C. D'Amico qui, à travers l'étude de deux révoltes et d'une conjuration (Sicile, 1516-1523), montre comment, dans un contexte guerrier international et une administration polycentrique, la répression violente a endossé des vertus exemplaires. H. R. Oliva Herrero démontre que la violence accompagnant la révolte des communautés de Castille (1520-1521) constitue un ensemble de signes permettant de définir les aspirations politiques collectives des révoltés. J. Gascón Pérez étudie comment la violence des rebelles aragonais (1591) a été interprétée par la monarchie espagnole, alors en guerre dans les Pays-Bas, et par les érudits ayant commenté les faits. M. Nassiet recourt à une gradation de l'homicide selon neuf stades qui permet de montrer que, du XVI^e au XVIII^e siècle, l'intensité de la violence dans la révolte diminue, supplantée par celle des forces de l'ordre. À travers trois études de cas (Empire et Catalogne, 1633-1640), A. De Benedictis montre comment la violence des soldats a été amplifiée afin de constituer un argument pour légitimer une révolte violente pensée comme une autodéfense. À partir du cas de la *Porteous riot* (Écosse, 1736), F. Benigno interroge les tensions entre violence et justice dans le contexte d'un soulèvement populaire, notamment à travers l'étude des médias et des formes symboliques qui mettent la répression en texte et en signes.

La deuxième partie est consacrée aux projections politiques de la violence. V. Challet y étudie la mise en images de la lutte entre Armagnacs et Bourguignons une soixantaine d'années après les faits, interrogeant l'emploi des actes de violences passés comme des motifs narratifs au sein de chroniques aux desseins politiques. J. J. Ruiz Ibáñez interroge le concept de violence légitime en

montrant comment, à travers toute l'Europe moderne et singulièrement l'Espagne de Philippe II (envisagée à travers sa politique internationale), les différents acteurs d'une guerre civile ont argumenté en faveur de la légitimité des actions violentes entreprises. P. Bravo montre que les récits rendant compte de la révolte de Saragosse (1591) ont, pour des raisons politiques, choisi de narrer les faits selon des modalités rituelles. S. Haffemayer étudie les parentés et les divergences entre les dépositions des victimes, les martyrologes, les annales historiques et les gravures mettant en mots et en images des martyres durant la révolte irlandaise (1641-1642).

Dans la troisième partie, dédiée aux répressions, C. Raynaud montre comment un *exemplum* a permis à la fois d'appuyer une représentation idéalisée du gouvernement consensuel et de légitimer la répression de révoltes (xiii^e-xv^e siècle). C. C. Rizzuto étudie comment, durant la révolte des Communautés de Castille (1520-1521), le parti royaliste s'est structuré par l'incorporation d'éléments religieux, notamment autour de la figure du diable, dans une logique de dénomination des camps en présence. E. Gérardin s'intéresse au retour à l'ordre et la restauration de l'autorité après la guerre des paysans (1525-1528) à travers les lettres de grâce, montrant comment ces documents ont remplacé la violence par le pardon et justifié la violence répressive par la miséricorde. À travers l'étude de témoignages de répulsion émotionnelle pour la violence, D. El Kenz montre comment, durant les guerres de Religion, le sentiment de lassitude a progressivement conduit à une recherche du compromis. S'appuyant sur les mises en mot contradictoires d'une révolte anti-protestante (Tours, 1621), Y. Rodier démontre comment le pouvoir royal a opposé un discours justifiant l'usage étatique et non confessionnel de la violence afin de faire pièce à d'autres récits, appuis potentiels d'un appel à la croisade contre les huguenots. R. Renault envisage les aspects sémantiques, la distinction entre violences de révolte et de répression ainsi que les liens entre violence, protection et fiscalité durant la répression de révoltes antifiscales (Allemagne, 1650-1750).

Cet ouvrage se caractérise tout autant par la diversité que par l'unité. Les sources qu'il mobilise sont en effet d'une typologie aussi variée (correspondance, chroniques, documents officiels, documents

iconographiques) que les contextes envisagés. De fait, bien que l'empan concret (majoritairement 1550-1650) soit plus restreint que celui revendiqué, les articles sont consacrés à des espaces très divers. Les acteurs sociaux étudiés le sont tout autant : envisageant la violence tant du point de vue des révoltés, des gouvernements que de tiers, ce livre réhabilite, à de nombreux égards, la parole d'acteurs parfois effacés des récits historiques traditionnels. Plusieurs contributions consistent dès lors en des relectures d'événements que les auteurs qualifient eux-mêmes de bien étudiés.

L'alliance de la diversité et de l'unité s'observe aussi dans les points de vue retenus. Certains chapitres, consacrés à un corpus restreint envisagé au ras du texte, optent parfois pour une approche recourant à la philologie afin de démontrer les fonctions d'un texte à travers son histoire, ou pour une approche lexicale de la violence et de la révolte destinée à comprendre les enjeux de sa mise en texte. Adoptant un point de vue microscopique, ils mettent en lumière, par un jeu d'échelles implicite, les enjeux de la violence en révolte avec un haut degré de précision. D'autres, occupant une position de surplomb, convoquent des sources issues de contextes très différents pour répondre à une question concernant la violence, envisagée comme un phénomène global et à caractériser dans la multitude de ses aspects récurrents. Une telle association inscrit l'ouvrage dans un puissant structuralisme : une de ses réalisations majeures est la mise au jour d'éléments récurrents d'autant plus essentiels qu'ils sont révélés par des études consacrées à des sujets et s'appuyant sur des documents très différents.

Quel que soit le point de vue qu'il retient, chaque chapitre adopte un point de vue social, culturel et politique (plus rarement religieux). S'appuyant sur une posture critique quant à la bibliographie, il prend, explicitement ou non, ses distances avec un questionnement sur la réalité historique des faits étudiés. Le livre fait en revanche la part belle à la médiatisation de la violence : adoptant des outils et des questionnements proches de ceux de l'histoire pragmatique, la majorité des contributions propose une relecture de conflits. Contournant les pièges qu'une documentation riche en informations tend au chercheur, nuanciant les résultats de ceux tombés dans ces pièges, ces articles ne considèrent pas l'écrit comme la photographie

instantanée d'un événement, qui ne permettrait que d'en faire un récit linéaire, mais comme un élément de l'événement à part entière.

D'autres contributions, enfin, envisagent la violence d'un point de vue anthropologique. Les gestes, les mots et les images de la violence sont alors soumis à une lecture presque syntaxique : qu'ils soient ou non le reflet de la réalité, ils sont envisagés comme autant de modalités d'expression du langage politique de leur temps. Dans cette approche sémiologique de la violence, certains actes de révolte sont considérés comme performatifs, ou *a minima* matérialisant une identité politique collective qui n'est pas exprimée par des médias classiques.

Dès lors, l'ouvrage se révèle particulièrement stimulant pour une réflexion sur les liens entre le pouvoir et l'écriture de l'histoire ou pour une actualisation de notions, telle que la culture populaire.

Alexandre GODERNIAUX
FRESH, Université de Liège

Léonard Burnand, *Benjamin Constant*, Paris, Perrin, 2022, 380 p.

Entre Montesquieu et Tocqueville, se trouve Benjamin Constant (1767-1830), forgeron de la querelle des Anciens et des Modernes, amoureux de la liberté, du jeu et des femmes, auteur du roman culte *Adolphe* et de *Principes de politique* encore vigoureux – et sujet d'une double légende (dorée et noire) nourrie tant par ses admirateurs que par ses contempteurs. C'est cette trappe que parvient à éviter l'historien Léonard Burnand, Professeur associé en histoire moderne à l'université de Lausanne, en s'appuyant sur des archives délaissées. Il rectifie en effet l'idée fautive d'une carence d'informations sur Henriette, la mère de Benjamin, décédée après l'accouchement, et souvent ignorée par les biographes de l'enfant de Lausanne. S'il ne s'attarde pas exagérément sur les années de formation du jeune prodige à Erlangen en Allemagne puis à Édimbourg en Écosse, où Constant perfectionne sa maîtrise des langues allemande et anglaise, Léonard Burnand consacre surtout de longs développements à la trajectoire intellectuelle, politique et intime de l'enfant du Pays de Vaud, dont les relations singulières avec Germaine de Staël et Napoléon retiennent ici l'attention.